

Tout à coup la flamme indiscrète de ses claires prunelles s'éteignit, et au bout de quelques secondes, d'une voix presque indifférente, un peu lente il répondit :

—Non, pas même M. de Sauves, c'est inutile.

Cette restriction gêna un peu la femme de chambre.

Elle reprit l'omnibus qui devait la rapporter à Belleville et la gorge légèrement serrée, le cœur lui battant un peu plus fort qu'à l'ordinaire, elle se disait :

—Après tout, M. Pierre est le chef de la famille. Il est si honnête et si bon... J'ai voulu faire à ma tête sans le consulter, j'ai peut-être eu tort.

A trois jours de là, une voiture s'arrêta devant l'usine, et un homme correctement vêtu de noir, petit et nerveux avec des yeux clairs, au regard d'une ténacité et d'une énergie extraordinaires, en descendit.

Il marchait vite, d'un pas leste et nerveux.

—M. de Sauves ? demanda-t-il dès l'entrée de la maison.

Un ouvrier qui sortait lui indiqua le grand bâtiment au fond de la cour et au-dessus duquel s'élevait le panache de fumée, du haut fourneau de l'usine.

—Vous voyez bien cette porte là-bas, n'est-ce pas ? fit-il avec complaisance.

—Oui, dit l'autre.

—Vous entrerez. Tout de suite à gauche, vous trouverez ce mot : Bureau. C'est là que se tient toujours le patron. Pas besoin, de vous faire annoncer, il reçoit tout le monde.

—Merci, mon brave, répondit l'inconnu.

Et très vivement, ainsi qu'il semblait faire toute chose, il se dirigea vers l'endroit indiqué.

Quand il ouvrit la porte, Pierre était seul, assis derrière le grand bureau plat, dont Georges jadis occupait un côté et lui l'autre.

La pièce était simple, tendue d'un papier vert comme tous les cabinets d'affaires de Paris, avec quelques chaises de cuir, des rideaux et deux fauteuils de la même nuance.

A terre point de tapis.

Aux murs, de nombreux modèles de bois sculptés, appliques, bouquets, motifs, fabriqués dans la maison.

Sur la cheminée, une corbeille et deux grands candélabres, l'une des choses les mieux réussies, mais qui avait donné le plus de peine à M. de Sauves,

Le bureau était encombré de paniers, de dessins, de projets ; la correspondance du matin était intacte sur un coin.

Pierre, au lieu de l'ouvrir était accoudé au bureau, la tête appuyée sur ses mains relevées, le regard fixe, la physionomie bouleversée, l'empreinte d'un sentiment qui pouvait être au choix, ou une intense préoccupation, ou une douleur profonde.

En entendant la porte refermer, il leva les yeux.

A la vue d'un étranger, il se leva et indiqua un siège à celui qui était devant lui.

Mais l'inconnu, sans lui obéir, considérait M. de Sauves avec une si bizarre insistance que celui-ci se sentit gêné de ce clair regard scrutateur et presque fixe, appuyé obstinément sur lui.

—Pardon, monsieur, dit-il en se levant tout à fait, à qui ai-je l'honneur de parler ?

—L'autre répondit en s'inclinant légèrement.

—Je suis M. Marais.

La physionomie de Pierre de Sauves ne changea pas.

—M. Marais, répéta-t-il. Un commissionnaire sans doute ? . . .

Et comme l'inconnu souriait sans répondre, Pierre prit ce sourire pour une affirmation.

—Vous désirez voir nos produits, monsieur, continua-t-il. Veuillez me dire quel genre vous voulez ?

—Je ne suis point commissionnaire, dit l'autre. Je suis M. Marais, le chef de la sûreté, et je viens pour la disparition de M. Chaniers.

Subitement, M. de Sauves devint plus blanc que la cire.

—Mon Dieu ! fit-il, tout à coup bouleversé à rendre l'âme.

Puis au bout de quelques instants reprenant un peu possession de soi-même.

—Auriez-vous de ses nouvelles ? demanda Pierre.

—Non, répondit le magistrat, pas du tout.

M. de Sauves laissa voir un extrême étonnement.

—Pas de nouvelles ? fit-il, alors pourquoi êtes-vous venu ?... Comment avez-vous su ?

Il pensait à Jeanne Descours.

Il se disait que si cette histoire était connue du chef de la sûreté ou de ses agents, des indiscrétions seraient évidemment commises, des indiscrétions qui pourraient revenir aux oreilles d'Adèle et détruire à jamais son bonheur.

Car il n'avait pas renoncé, lui, Pierre, à voir rentrer Georges à la maison.

Était-il possible qu'un jour ou l'autre sa folie ne l'abandonnât pas, que ses yeux ne se rouvrirent pas, que le repentir n'entrât pas dans son cœur et ne le ramenât pas vers sa femme, vers sa fille, confus et aimant ?

Tandis que si elle savait l'infidélité de son mari, c'était, pour une nature comme la sienne, l'irréparable malheur, le désespoir éternel, sans consolation.

M. Marais, devant les hésitations, les angoisses, la pâleur de M. de Sauves se taisait, le dévisageant, l'observant plus que jamais.

—Voici l'explication que vous me demandez, monsieur, dit-il enfin. Il y a trois jours, mademoiselle Suzanne Verges, se disant femme de chambre de Mme Chaniers, est venue me déclarer que son maître avait disparu et que la famille désespérée me priait de faire des recherches.

Un vif mouvement de contrariété crispa la bouche de M. de Sauves.

Le chef s'en aperçut, mais continua, comme s'il n'avait rien vu :

—Avez-vous connaissance de cette démarche-là ?

—Non, monsieur, je l'ignorais. Et si j'eusse été consulté, j'eusse conseillé à Suzanne de la point faire.

—Serai-je indiscret de vous demander pourquoi ?

Pierre essaya de sourire.

—Oui, dit-il, un peu. Pour vous répondre dans la limite du possible, je tiens à vous affirmer que je crois mon beau-frère absent pour quelque affaire intime ; qu'il reviendra avant longtemps ; mais qu'essayer de soulever le voile dont il s'entoure pourrait à mon avis avoir de graves conséquences soit pour lui, soit pour d'autres.

—Cherchez la femme, dit mystérieusement M. Marais.

—Non, au contraire, répondit vivement l'ingénieur, je vous supplie de ne pas la chercher.

Puis au bout de quelques secondes d'un silence, sinon pénible, du moins embarrassé :

—Tenez, monsieur fit Pierre spontanément, je ne vous connais pas personnellement, mais je sais par des amis que vous êtes un homme de cœur, eh bien ! comprenez la situation, comprenez-la à demi-mot : il y a là, à côté, une jeune femme, ma sœur, dont j'ai été un peu le père. Elle adore son mari. Elle s'inquiète horriblement de son absence. Je ne sais pas où est Georges. Je ne présume même pas. Mais supposez qu'il ait oublié ses devoirs, qu'il ait cédé à quelque tentation subite, qu'un de vos agents le découvre, que ma sœur l'apprenne . . . elle peut en mourir. Et si elle n'en meurt pas, quelle profonde blessure pour son cœur.

—Assez, monsieur, dit le chef de la sûreté, conquis par l'expression loyale et sympathique de M. de Sauves. Je n'agirai désormais que dans la mesure de vos désirs ou de votre demande personnelle.

—Merci, monsieur. Jusqu'à présent, qu'avez-vous fait ?

—Pas grand chose, je n'avais pas de données. J'ai envoyé mes hommes dans les grands hôtels, dans les cercles, à la Morgue aussi.

Nulle part, il n'y a eu d'indice, pas même un renseignement. M. Georges Chaniers dont nous avons la photographie, et qui était connu dans un certain monde, n'a été vu nulle part. J'ai également télégraphié dans les diverses petites stations balnéaires d'été, en Normandie, en Bretagne, même à Bade et à Spa.

A ce dernier nom, Pierre eut une secousse qui l'ébranla des pieds à la tête.

—Et à Spa ? dit-il. Rien non plus ?

Ce mouvement involontaire avait de nouveau éveillé les méfiances de M. Marais.

—Il sait quelque chose, pensa-t-il.

Et tout haut :

—Non, rien, dit-il.

—Je vous en prie, si en dehors de mes prévisions vous appreniez une nouvelle quelconque, demanda M. de Sauves, faites-le moi savoir, mais à moi seul, n'est-ce pas ? Ensemble, nous aviserions.

—Vous pouvez y compter, monsieur.

Les deux hommes s'étant serré la main, se séparèrent.

—C'est égal, se dit M. Marais en remontant dans sa voiture, l'homme paraît droit, loyal, honnête, mais il a un grand chagrin ou une profonde préoccupation. Sa physionomie est bouleversée, son attitude extraordinaire, son embarras perçus à chaque seconde : tout cela n'est pas naturel.

Cependant, malgré les angoisses de Pierre, la fièvre de Mme Chaniers avait d'abord diminué, puis peu à peu, son excellent tempérament avait repris le dessus, et elle avait été hors de danger.

Mais avec sa santé était aussi revenue sa lucidité ; elle avait demandé son mari et en femme qui veut connaître la vérité, et il avait fallu la lui dire.

Quand, mot à mot et presque syllabe par syllabe, elle eut arraché à Suzanne la triste histoire de la disparition de Georges, ou plutôt du peu que l'on en savait, Adèle s'était redressée sur ses oreillers.

—Quinze jours ! . . . Il y avait quinze jours qu'il était parti sans qu'un mot, une dépêche, une lettre vint dire où il était allé ! . . .

Et sans un doute, sans une hésitation, une grande conviction entra aussitôt dans l'esprit de la malheureuse jeune femme.

—Mort ! . . . mon mari bien-aimé est mort, s'écria-t-elle en sanglotant. Ah ! Dieu terrible ! . . . nous étions trop heureux !

Suzanne voulut l'apaiser, la calmer, la consoler.

Non, répondit-elle, vous vous exagérez le malheur. Monsieur a disparu . . . Il a peut-être fait quelque bêtise . . . Mais il n'est pas mort, les corps se retrouvent toujours surtout au bout de quinze jours.

Adèle pleurait, son désespoir était horrible.

—Tais-toi, dit-elle au milieu de ses larmes, tu ne sais pas ce que tu racontes-là. Georges n'est pas capable d'une mauvaise action ; il m'aime ; pas une de ses pensées ne m'est cachée, j'en suis sûre. S'il n'est pas revenu, c'est qu'il est mort.

La nuit se passa dans une douleur intense, profonde, dépassant toutes limites.

Pierre, qui avait laissé momentanément son fils en Normandie, chez Mme de Lavarande, et qui couchait à l'usine depuis la disparition de son beau-frère, ne la quitta pas.

—Il reviendra, lui disait-il de loin en loin ; calme-toi, je t'en supplie, tout espoir n'est pas encore perdu.

Mais elle, se redressant au milieu de ses sanglots, subitement prise de colère contre son frère qu'elle adorait, cependant, s'écriait :

—Il reviendra ! . . . mais que crois-tu donc, Pierre ? Qu'une autre femme me l'a enlevé, et qu'il m'a oubliée sans doute ! . . . Car il n'y a que ce motif qui pourrait, en dehors de la mort, expliquer son absence, et surtout son mutisme ! . . . Mais ce n'est pas vrai, cela, entends-tu ? . . . Georges n'est ni traître ni lâche ! au contraire !

Puis comme M. de Sauves ne répondait pas, la malheureuse continua :

—Je t'aime bien, mon Pierre, toi qui as été, qui es si bon, mais si tu avais une semblable idée, je ne t'aimerais plus, je ne pourrais plus te voir jamais. Dis que tu ne l'as pas soupçonné, dis que tu estimes toujours Georges, je t'en conjure.

Poigné d'angoisse, bouleversé à en mourir, M. de Sauves se pencha sur le lit de la désespérée.

—Oui, dit-il, je l'estime et je l'aime.

—Alors, pourquoi . . . une si horrible pensée ? Elle ne put achever, les larmes de nouveau l'étouffaient.

—Pour t'apaiser, dit Pierre.

(A suivre)